



Max Papeschi The Golden Age

FICCIONES

Jorge Luis Borges used the word “Ficciones” to describe his short, fantastical tales. In a series on the convenient fictions that reassure our society, ‘Twill explores a range of social themes. Democracy was the subject of #13. In this #14 we continue with another fiction: Economics. Then, we will move on to justice and law, immigration and population, sustainability and ecology. ‘Twill will train its scalpel on the glittering surface of the seductive sociopolitical conventions of our culture to offer a fresh, daring perspective on the truisms of academic analysis. Ficciones will be a new take on the realities which inform our world.

Jorge Luis Borges ha usato il termine “Ficciones” per la sua raccolta di brevi racconti fantastici. ‘Twill, con una serie sotto questo nome in omaggio al defraudato Nobel (un'altra delle ficciones contemporanee), esplorerà le comode “finzioni” che rassicurano la nostra società. Democrazia è stato il soggetto del #13. In questo numero continuiamo con un'altra finzione: l'economia ed il libero mercato. Seguiranno poi altri temi che costituiscono l'ossatura della nostra organizzazione sociale: la giustizia e la legge, la demografia e l'immigrazione, la sostenibilità e l'ecologia. E penetrando con il suo affilato bisturi la scintillante superficie delle convenzioni socio-politiche della nostra cultura ‘Twill cercherà così di scoprire una nuova e audace prospettiva sulle verità dell'analisi accademica.

Jorge Luis Borges s'est servi du titre Fictions pour ses nouvelles fantastiques. Afin de dénoncer les fictions commodes qui rassurent notre société, Twill a décidé d'explorer une palette de thèmes sociaux, en commençant par la démocratie, puis en passant par le capitalisme et le marché libre, la justice et la loi, l'immigration et la population. Twill enfonce son scalpel dans la surface des séduisantes conventions de notre culture afin de proposer des perspectives rafraîchissantes et osées, à l'encontre des truisms de l'analyse conventionnelle. Ainsi, la série Fictions s'efforcera d'offrir une vision différente des réalités de notre monde.



Max Papeschi Wall Street

ECONOMICS

Once upon a time, the intellectual subordination of economy to polity, if not well understood, was at least well described by the title of the academic discipline *political economy*. But, so clearly spelt out, the subject matter appeared too overtly dependent on the vagaries of politics and the influence of the establishment to enjoy the authority of a science. In search of dignity, political economy gracefully and cunningly, withdrew the qualifier, elevated itself with mathematical and statistical pomp and became the fictitious science of economics. Thus, without the close watch of the dropped word, it became possible to conceive a body of complex formulas, graphics, correlations and statistics not devoid of scientific coherence.

Unfortunately – the formal beauty of the mathematical dexterity being undermined by the weakness of the assumptions and the disregard of the humbled political variables – the new science proved as ‘capable at predicting’ the past as it was inept at foreseeing the future; an exercise of abstract speculation rather than a system of algorithms applicable to the socioeconomic reality.

Thus embellished, economics could be emancipated and eventually became a partner to its ancient master: politics. In this marriage of convenience mainstream economists and mainstream politicians could happily entwine in worshipping the market as a ‘mathematically proven’ harbinger of progress, prosperity, freedom and democracy; which freedom and which democracy being a subtle detail of little practical value. And, under the respectable cover of this romance, the unstoppable Ponzi scheme of capitalist credit-money has happily escalated, only suffering the temporary affliction of occasional crises.

In another camp, duly backed by its own ‘science’, an opposite economic system has thrived for nearly a century, and then, contrary to Marx’s scientific expectations, it has collapsed in place of its adversary. To the market fundamentalists this was the proof of their credo, but to the analytical mind this was no more than the empirical failure of Marx’s

principles. The disenchanted observer, instead, was reinforced in the belief that economics, notwithstanding any formalized reasoning or complex econometrics, is neither a science nor an instance of social engineering, whatever this recent definition is supposed to mean. And that, today as two centuries ago, economics is still nothing other than a social discipline that belongs to the domain of philosophical economic thinking, epistemologically very distant from a science.

Certainly, in an era when the economy is mostly expected to inspire human wants so to consume an excess of resources, the search of algorithms for the allocation of ‘scarce resources’ and the contentment of ‘insatiable human wants’ appears an outdated 19th century’s legacy. Not surprisingly, the influential economists were not caught off guard by this change and – the original purpose being upheld by the positive, albeit hollow, term of ‘growth’ – they redirected their scholar activity towards finance. That is, the contentment of the insatiable greed that affects capital, formerly defined as a stock of wealth, in our society more appropriately described as a stock of future wealth, in other words, credit-money. But capitalism is very different from the theoretical construction of Marxism, eventually materialized by its believers and kept alive by their faith until doubters and victims prevailed.

Capitalism is the result of chaotic social and political developments, rationalized only a posteriori by condescending scholars. Its theoretical basis is weak; only the seemingly unlimited potential for growth and the vast third world reservoir of untapped human and natural resources have sustained its reputation, its polity and its existence. That mainstream economists and politicians don’t see that this scheme is getting close to its limits is consistent with their poor forecasting record, and thus a further sign that the worst could soon occur. The humble voice of Twill is here to champion the courageous figure brave enough to challenge the current orthodoxy with a revolutionary economic paradigm that, without any pretence of being a science, could propose a path for averting the disintegration of our free society!



Max Papeschi Fashion Victim

SCIENCES ÉCONOMIQUES

Il fut un temps où, l'assujettissement intellectuel de l'économie au politique, à défaut d'être bien compris, avait le mérite d'être bien décrit par le titre de la discipline académique d'*économie politique*. Mais, bien que clairement exprimé, le sujet apparaissait trop tributaire des aléas de la politique et de l'influence de l'administration pour être considéré comme une vraie science. En quête de sa dignité, l'économie politique se débarrassa astucieusement de l'adjectif « politique » et se haussa du col, avec une raideur toute mathématique, pour se transformer en science économique. Ainsi, échappant à la surveillance de l'adjectif déchu, celle-ci eut tout le loisir de développer de complexes formules, des graphiques, des statistiques, par ailleurs non totalement dénuées de cohérence scientifique.

Hélas, la beauté formelle des mathématiques se trouvant minée par la faiblesse des postulats et la méconnaissance des variables politiques, la nouvelle science se révéla plus à même de théoriser le passé que de prédire l'avenir, générant un jeu spéculatif abstrait plutôt que des algorithmes efficaces, susceptibles de s'appliquer à la réalité sociale et politique.

Ainsi magnifiée, l'économie s'émancipa et, pour finir, devint l'associée de son ancien maître : la politique. Dans ce mariage de raison, économistes officiels et politiciens pouvaient aisément s'entendre à célébrer les vertus mathématiquement établies du Marché, pourvoyeur de progrès, de richesses, de liberté et de démocratie (ces deux dernières étant des valeurs essentiellement décoratives). Et, sous cet aimable fiction, l'imparable système de Ponzi concernant le binôme crédit-monnaie put agréablement asseoir son influence, ne subissant que les soubresauts de crises temporaires.

De l'autre côté du rideau de fer, solidement soutenu par sa propre science, un système économique opposé s'est épanoui pendant près d'un siècle jusqu'au moment où, à rebours des prévisions scientifiques de Marx, il s'est brutalement écroulé. Pour les fondamentalistes du marché, cet échec confirmait leur credo, tandis que pour les esprits plus analytiques, il n'était dû qu'aux faiblesses des principes marxistes. L'observateur détaché et sans illusions, pour sa part, fut conforté dans son idée que la

science économique, malgré ses raisonnements formels et complexes, n'est ni une science ni une mécanique de transformation sociale. Et qu'aujourd'hui, comme il y a deux siècles, la science économique n'est rien d'autre qu'une discipline appartenant au domaine de la philosophie économique. Fort loin, en somme, d'une science exacte.

Très certainement, dans une époque où l'économie est, pour l'essentiel, censée seconder les désirs humains en vue de la consommation d'un excès de ressources, la quête d'algorithmes visant à distribuer de maigres ressources à une population insatiable, dévorée par une multitude de besoins, apparaît comme une relique du dix-neuvième siècle. Mais les économistes influents n'ont pas été surpris par ce changement et – l'objectif initial se trouvant conforté par le terme positif, bien qu'un peu de creux, de croissance – ont redirigé leurs études vers la finance. C'est à dire la satisfaction de l'insatiable appétit qui affecte le capital, défini comme une réserve de richesse, dans notre société définie comme une réserve de future richesse, en d'autres termes, de crédit-monnaie. Mais le capitalisme est très différent de la construction théorique du marxisme, parfois concrétisé par ses adeptes et rendu vivant par leur foi aveugle, jusqu'à ce que la parole des contradicteurs, et des victimes, ne reprenne le dessus.

Le capitalisme est le résultat de situations sociales et politiques désordonnées, bien que rationalisées a posteriori par des universitaires condescendants. Sa base théorique est faible ; seul le désir apparemment illimité de croissance et le vaste réservoir humain et naturel du tiers monde ont pu soutenir sa réputation, son système politique et son existence. Si des économistes officiels et des politiciens ne s'aperçoivent pas qu'on approche des limites de l'exercice, cela n'est guère surprenant. Cette cécité va de pair avec leur faible talent de prédiction, et nous avertit que le pire risque bien de se produire. La modeste voix de Twill appelle de ses vœux la figure courageuse qui s'opposerait à l'orthodoxie dominante en proposant un système économique différent qui, sans la prétention de s'ériger en science, ouvrirait des voies nouvelles capable d'éviter la destruction de notre société de libertés.



Max Papeschi Greetings from Italy

ECONOMIA

C'era una volta l'*economia politica*, una disciplina in cui la sottomissione dell'economia alla politica, seppur non ben compresa, era chiaramente descritta nel nome. Tuttavia, in questa definizione, la materia appariva troppo dipendente dai capricci della politica e dall'influenza del potere per godere dell'autorità di una vera scienza. Aspirando ad un maggiore rispetto, con astuzia e pazienza, l'economia politica ha cercato di elevarsi con frequentazioni matematiche ed atteggiamenti parascientifici. Si è così liberata dell'ingombrante aggettivo, diventando l'immaginary scienza dell'economia; Economics come piace dire. Eliminata l'invadenza di quella parola è divenuto possibile concepire un insieme di formule complesse, diagrammi, correlazioni e statistiche non prive di coerenza scientifica. Sfortunatamente – essendo la bellezza formale dell'analisi minata alla base dalla debolezza delle assunzioni ed anche dall'aver messo da parte le variabili politiche – la nuova scienza si è dimostrata tanto capace di 'predire il passato' quanto impotente nel prevedere il futuro; un esercizio, quindi, di mera speculazione astratta e non una teoria coerente con la realtà socioeconomica. Comunque, così camuffata, l'economia si è affrancata dall'antica subordinazione ed è diventata socia dell'antico padrone: la politica. E, in questo matrimonio di convenienza, gli economisti ed i politici dell'establishment hanno potuto glorificare il mercato ed il profitto come elementi di un sistema matematicamente dimostrato per portare progresso, prosperità, libertà e democrazia; la precisa definizione di queste parole rimanendo un dettaglio pratico di rango inferiore. All'ombra di questo amoroso sodalizio, l'inarrestabile schema Ponzi del credit-money capitalistico è vertiginosamente cresciuto, con il solo temporaneo inceppo di qualche occasionale crisi. In un altro campo, supportato dalla propria 'scienza', un sistema economico opposto ha trionfato per quasi un secolo e poi, contrariamente alle aspettative teoriche di Marx, è crollato al posto della vittima designata. Per i fondamentalisti del libero mercato questa è stata la dimostrazione della verità del loro credo, ma per una mente analitica tutto ciò non significa altro che il fallimento sperimentale dei principi marxisti. L'osservatore disincantato, invece, si è rinforzato nella convinzione che la disciplina economica, nonostante la logica formale o complesse tecniche econometriche, non è né una scienza né una forma di ingegneria sociale, qualunque cosa questa recente definizione voglia significare. E che, oggi come due secoli fa, l'economia

non è altro che una disciplina umanistica, come le lettere e la filosofia – un pensiero economico filosofico quantificato, concettualmente analogo allo studio delle occorrenze lessicali in un'opera letteraria.

Di certo, in un'era in cui l'economia reale è protesa a stimolare i desideri dell'uomo per consumare un eccesso di risorse, la ricerca di soluzioni per l'allocatione di 'scarse risorse' e il 'soddisfacimento inesauribile dei bisogni' appare una datata eredità del diciannovesimo secolo. Prevedibilmente, gli economisti non si sono fatti sorprendere da questi cambiamenti e, avendo accortamente spostato l'attenzione dal problema contingente delle scarse risorse a quello senza limiti della crescita, hanno ridiretto i loro studi su un nuovo soggetto, la finanza. Vale a dire, il soddisfacimento dell'insaziabile avidità del capitale, originariamente costituito dall'accumulo di ricchezza e, nella nostra società, meglio definito dall'accumulo di futura ricchezza, in altre parole, di crediti. Ma il capitalismo è molto differente dalla costruzione teorica del marxismo, poi concretizzato dai suoi seguaci, e tenuto in vita dalla loro fede fino a quando la forza del dubbio, e delle vittime, non ha prevalso. Il capitalismo è un sistema frutto di un caotico sviluppo sociale, razionalizzato solo a posteriori dalla filosofia e dalle discipline economiche. La sua base teorica è debole, e solo l'apparente illimitato potenziale di crescita e vaste riserve di risorse umane e materiali, hanno sostenuto la sua reputazione, la sua politica e la sua stessa esistenza. Il fatto che l'establishment dei politici e degli economisti non veda i limiti di questa struttura sociale è consistente con la loro scarsa passata capacità di previsione, pertanto una conferma che il peggio potrebbe presto accadere. Ma l'umile voce di Twill è qui per sostenere quell'economista tanto coraggioso da sfidare l'attuale ortodossia accademica con un rivoluzionario paradigma che, senza la pretesa di essere scientifico e senza utopie, possa evitare la disintegrazione della nostra società e di quelle libertà faticosamente conquistate.